

Solidarité avec les communautés zapatistes sinistrées



Pour aider les communautés zapatistes sinistrées suite à l'ouragan Stan, vous pouvez envoyer un chèque à l'ordre du "CSPCL" en mentionnant au dos "solidarité avec les communes sinistrées du Chiapas" (vous pouvez si vous le souhaitez envoyer un petit mot sur qui vous êtes et pourquoi vous faites ce geste, nous le transmettrons au Conseil de bon gouvernement concerné) à :

CSPCL
33 rue des Vignoles
75020 PARIS

Les dons reçus seront intégralement reversés au Conseil de bon gouvernement de la zone concernée (qui ne reçoit aucune aide du gouvernement). Ils serviront à acheter de la nourriture, des médicaments, du matériel pour reconstruire les logements et autres infrastructures autonomes détruites.

Pour plus d'information : <http://cspcl.ouvaton.org> ou cspcl@altern.org

TÉMOIGNAGES SUR LES COMMUNAUTÉS ZAPATISTES SINISTRÉES APRÈS LE PASSAGE DE L'OURAGAN STAN

Sommaire :

- Appel pour les communautés zapatistes sinistrées par les pluies, communiqué du CCRI-CG de l'EZLN (p.2)
- Ceux d'en-bas, chronique de Gloria Muñoz Ramirez (p.4)
- Témoignages de *compañer@s* présents dans les communautés sinistrées (p.6)
- Rapport final des *comp@s* (p.17)
- Appel à la solidarité (p.20)



APPEL POUR LES COMMUNAUTÉS ZAPATISTES SINISTRÉES PAR LES PLUIES

Communiqué du Comité clandestin révolutionnaire indigène - Commandement général de l'Armée zapatiste de libération nationale. Mexique.

17 octobre 2005

Au peuple du Mexique,
Aux peuples du monde,
À l'Autre Campagne,

Frères et sœurs,
Compagnes et compagnons,

UN. Comme tout le monde le sait, les fortes pluies des dernières semaines ont provoqué de graves dégâts chez les populations pauvres de plusieurs États de la République mexicaine, parmi eux l'État du Chiapas. À cause de cette catastrophe, les plus pauvres se retrouvent sans rien et, en plus de supporter la douleur de perdre le peu qu'ils avaient, ils doivent maintenant supporter l'incapacité des mauvais gouvernements à fournir l'aide humanitaire, le pillage médiatique que les politiques font du malheur et le fait que les zones dévastées se convertissent en produit électoral.

DEUX. En dehors des bureaucraties et des corrompus de la classe politique mexicaine (qui ont transformé le malheur des plus pauvres en annonce publicitaire), des organisations non gouvernementales honnêtes, des collectifs, des groupes, des organisations sociales, des organisations politiques de gauche, des individus organisent l'aide pour les personnes affectées.

TROIS. Ces jours-ci, des autorités du Conseil de bon gouvernement de la zone Selva-Frontalière et de la Commune autonome rebelle zapatiste "Terre et Liberté", qui comprend les communautés de la frontière, de la montagne et de la côte du Chiapas, se sont rendues personnellement à la zone affectée pour constater la situation dans laquelle se trouvaient les compagnons et compagnes des bases de soutien zapatistes qui habitent ces endroits.

QUATRE. La commission de bon gouvernement a seulement pu se rendre dans certaines



affectées et beaucoup de gens ont perdu presque tous leurs biens. L'école autonome locale est aujourd'hui enterrée sous la boue. On ignore l'ampleur exacte de la catastrophe, de nombreux zapatistes restant isolés, sans que l'on ne sache rien d'eux. Ailleurs, les pêcheurs bases d'appui zapatistes de Puerto Madero et d'El Arenal ne peuvent plus pêcher. À El Arenal, notamment, ils ont perdu leurs maisons et leurs barques et leurs réserves d'eau sont contaminées. De plus, la vie de leurs enfants court un danger à cause des maladies, du fait des eaux stagnantes laissées par l'ouragan et de la chaleur étouffante qui caractérise le climat de la région, qui favorisent l'apparition de la dengue et du choléra.

Un mois après le passage de l'ouragan, la situation est grave et les besoins urgents pour toute la population. L'aide apportée par le gouvernement aux populations pauvres est infime, de quoi manger pour une journée et guère plus, c'est-à-dire rien, pour des hommes et des femmes, des familles entières qui ont tout perdu. Les bases d'appui, comme toujours, ne demandent rien au gouvernement mexicain et n'acceptent de lui aucune aide. Ils s'organisent entre eux, s'aidant mutuellement, et survivent de cette manière. Les premières aides rassemblées par le Conseil de bon gouvernement de La Realidad (aliments, vêtements et médicaments pour couvrir les besoins de base les plus urgents) sont arrivées aussi vite que possible et continuent d'y être acheminées avec le soutien des communautés et de la société civile. Les zapatistes affectés continuent, avec volonté et force. Leur confiance dans la lutte et la solidarité de leurs *compañeros* alimente leur volonté de vivre, autrement dit de poursuivre la lutte, pour reconstruire leur vie, pour renforcer leur autonomie, en repartant à nouveau de zéro... Dans cette nouvelle étape, ils ne doivent pas seulement reconstruire leurs maisons, mais aussi leurs moyens de production et de subsistance, afin de ne pas rester dans le besoin. Il est important que le soutien de l'étranger et la solidarité internationale tiennent compte de cette réalité.

Signé :

Des membres de quatre collectifs d'Europe.

Collectif de solidarité avec la rébellion zapatiste (Barcelone, Espagne), Campagne "Une école pour le Chiapas" (Athènes, Grèce), CSPCL (Paris, France) et "Terres à terres" (Le Havre, France).

Le 3 novembre 2005.

Pour envoyer votre soutien, prenez contact avec les collectifs de solidarité avec les zapatistes.

Traduit par Angel Caído.

rencontrait sur son passage. « Nous n'avons jamais rien vu de tel de toute notre vie », déclarent les habitants des régions touchées, des gens pauvres et humbles pour la plupart.

Au sud du Chiapas, près de la frontière avec le Guatemala, des villages ont été rayés de la carte à la campagne, dans la montagne et sur la côte, tandis que dans certaines villes certaines *colonias* (des cités pauvres) ont entièrement disparu. De nombreuses bases d'appui zapatistes, dont beaucoup de personnes non indigènes, hommes et femmes, y habitent, y travaillent et y luttent.

Quatre ou cinq jours durant, les eaux et la terre, la boue, les troncs arrachés et les décombres que l'ouragan charriait ont ravagé les maisons, laissant les familles sans rien, ensevelissant tous leurs biens, dévastant champs et plantations. Les bases d'appui zapatistes ont été durement affectées. La commune Che Guevara, une commune autonome zapatiste de la zone Sierra, a totalement disparu, et avec elle le centre autonome de formation des promoteurs d'éducation et de santé de la région, qui n'était entré en fonctionnement que depuis trois mois. Les zapatistes, les *compas*, comme eux-mêmes se désignent, ont perdu leurs maisons, leurs plantations de maïs et de café, la terre cultivable elle-même et tout ce qu'ils possédaient. Il faut aujourd'hui obtenir des terres pour qu'ils puissent tout reconstruire, leur vie.



La moitié du village de Toquián, perché auparavant sur la crête de la montagne, a été emporté, le terrain s'étant effondré. Les maisons ont été ensevelies ou ont glissé de plusieurs mètres quand la montagne a commencé à s'effondrer sous l'effet des pluies torrentielles. Les plantations de café et de maïs ont été totalement détruites, la récolte étant définitivement perdue. Des familles zapatistes ont dû abandonner les lieux, tandis que d'autres sont restées et occupent encore leurs maisons, courant le risque que le terrain, complètement détrempé, cède à nouveau. Le sol tout entier est menacé, il n'y a donc pas moyen d'en cultiver une parcelle ou d'y reconstruire sa maison.

À Motozintla, dans la même zone, la situation n'est pas différente. La ville est à moitié détruite, plusieurs maisons des *compas* ont été perdues, mais le plus grave est l'air, devenu difficilement respirable. Beaucoup de gens portent des masques, à cause de la poussière qui englobe en permanence la ville.

Dans la ville de Huixtla, dans la zone de la côte, des *colonias* entières ont été ensevelies, d'autres ont été emportées. Les bases d'appui zapatistes qui y habitaient ont perdu leur maison, sans compter les triporteurs avec lesquels ils gagnaient leur pain en faisant le taxi et en pratiquant la vente ambulante. À Tapachula également, plusieurs maisons ont été

zones parce que les chemins qui vont vers certaines communautés et villages zapatistes sont coupés. Le premier rapport de la commission de bon gouvernement parle, jusqu'à maintenant, de près de 300 bases de soutien zapatistes qui ont souffert des dommages provoqués par les pluies, les glissements de terrain et le débordement des rivières, 62 maisons ont été détruites, 37 d'entre elles complètement et 25 avec des dégâts graves.

CINQ. Le Conseil de bon gouvernement de La Realidad emploie une partie de ses ressources pour soutenir ces compagnons et compagnes ; les populations zapatistes d'autres zones organisent aussi l'aide et l'EZLN a destiné une partie de ses fonds de guerre pour l'assistance à nos bases de soutien de ces zones, mais ce n'est pas suffisant et nous avons des difficultés pour le transport.

SIX. Pour cela, le CCRI-CG de l'EZLN s'adresse respectueusement à ses compagnons et compagnes de l'Autre Campagne et aux personnes, groupes et collectifs d'autres pays, et les appelle à organiser, en bas à gauche des gouvernements et partis politiques, l'aide directe à cette zone. Nous nous adressons particulièrement aux compagnons et compagnes de l'Autre Campagne du Chiapas afin qu'ils fournissent des locaux et des moyens de transport.



SEPT. Selon ce qui a été proposé au Conseil de bon gouvernement de La Realidad, l'approvisionnement est collecté dans les lieux suivants de San Cristóbal de las Casas, Chiapas (pour, de là, les emmener dans les lieux qui en ont besoin) : Desmi A.C., Enlace Civil et Melel Xolobal. L'aide humanitaire sera reçue directement par les indigènes zapatistes sinistrés.

Démocratie ! Liberté ! Justice !

*Depuis les montagnes du Sud-Est mexicain
Pour le Comité clandestin révolutionnaire indigène –
Commandement général de l'Armée zapatiste de libération nationale
sous-commandant insurgé Marcos
Mexique, octobre 2005*

Traduit par Cybèle.

CEUX D'EN BAS

Tout en bas de ceux d'en bas, totalement démunies, des centaines de bases d'appui zapatistes sont aujourd'hui victimes de l'ouragan « Stan ». La commune autonome Tierra y Libertad n'a pas encore évalué l'ampleur totale des dégâts, mais on a pu savoir par exemple que la commune Che Guevara avait été ensevelie et que la population (huit familles rebelles) avait également été touchée.

Les zapatistes reçoivent de l'aide de ceux qui sont les plus démunis. Pour l'instant, en attendant l'aide de la solidarité nationale et internationale, seules les bases d'appui de l'EZLN se sont occupées d'héberger les zapatistes affectés, les personnes que l'on ne voit pas à la télé posant dans des scènes ridicules à côté de fonctionnaires, les gens qui n'apparaissent pas dans les statistiques officielles rendant compte de la catastrophe.



La région affectée, qui comprend la côte, la sierra et partie de la zone frontrière [avec le Guatemala], est une des zones la plus récemment rattachée à l'organisation zapatiste. Elle a été libérée et a progressé après 1994, grâce à des hommes et à des femmes qui ont rejoint la résistance au sein de communautés éloignées et éparées dans lesquelles ils organisent leur autonomie. Divers projets visant l'éducation et la santé ont vu péniblement le jour dans ce territoire, qui, bien qu'éloigné en temps et en kilomètres de la Selva, est relié au Caracol de La Realidad.

Les communautés montagnardes de Toquián, La Laguna, Las Nubes et Cruz de Piedra (officiellement commune de Siltepec), celles situées à Tapachula, Motozintla, Huixtla et Isla Mapa (sur la côte) et la communauté de Maíz Blanco, à la frontière, sont parmi les plus affectées. Toquián a dû être entièrement évacuée, les bases d'appui se sont réfugiées chez d'autres zapatistes. À La Laguna et à Las Nubes, les habitants n'ont pas eu à abandonner leurs maisons, mais le risque est très élevé dans cette zone, où l'on craint de nouveaux effondrements des collines, dans lesquelles de nombreuses failles sont apparues.

Les habitants de Cruz de Piedra ont trouvé refuge auprès de leurs familles dans d'autres villages, tandis qu'à Belisario Domínguez et à Motozintla les habitants sont restés sur place, dans des villages entièrement dévastés. Ils n'ont plus de maison et plus de vivres, ils n'ont plus de vêtements, pas de médicaments et les plantations de cafés et la *milpa* ont été détruites. Les inondations ont tout emporté et, à l'heure actuelle, les habitants survivent

Les habitants du quartier de La Laguna ont aussi perdu des *milpas* et des plantations de café. Leurs maisons, juste à côté des effondrements, sont sérieusement menacées. Oscar nous explique que le gouvernement fédéral ne prend aucune mesure pour assurer la protection des habitants dans les zones de risque. Les aides qu'ils ont reçues ont été fournies par d'autres communes et par des ONG. Celles du gouvernement arrivent tout juste, mais en plus on ne donnera une maison qu'à ceux qui l'ont perdue et pas à ceux dont la maison est dans la zone de risque (évidemment, ne parlons pas des zapatistes). Dans le quartier Unión San Lucas, 4 *compas* sont en danger car tous les alentours sont crevassés : ils craignent qu'avec l'été il commence à pleuvoir et que tout soit emporté. Ils nous racontent que « c'est la société civile qui s'est mobilisée, sans chercher à savoir qui était qui ; ils ont apporté de l'eau... Mais une fois sur place, les divisions sont apparues. »

Le manque d'eau rend la situation encore plus précaire. Les torrents d'eau et de boue ont arraché beaucoup de conduites. Pour avoir de l'eau, beaucoup d'habitants recueillent à travers des entonnoirs celle qui s'écoule des gouttières du toit des maisons.

Comme on peut le constater, leurs principales sources de revenus, le café et plus généralement la terre, ont considérablement souffert. Dans certains cas, ils ont tout perdu. Une grande partie des terres qui n'ont pas été affectées se situent en zone de risque, tandis que dans d'autres, qui ont aussi échappé à la catastrophe, c'est la récolte qui a été perdue... Un *compa* explique qu'il va donc y avoir « une crise économique. Même s'il y a quelque chose dans les magasins, nous n'aurons pas de quoi l'acheter... Nous allons avoir besoin d'aides, de projets de production... »

Pour conclure, bien que les aides du Conseil de bon gouvernement soient arrivées rapidement et qu'elles continuent de le faire à l'heure actuelle, pour reconstruire les habitants vont avoir besoin de tout ce à quoi on peut penser. Même en comptant sur le soutien réciproque qu'ils s'apportent les uns aux autres et sur l'aide qui leur serait fournie, le chemin va être long et difficile.

Rapport final sur les bases d'appui zapatistes affectées par l'ouragan « Stan » dans les zones Sierra et Costa, Commune autonome *Tierra y Libertad*, Caracol de La Realidad

Aux collectifs de solidarité en Europe et dans le monde,
Aux personnes concernées,

Tandis que l'attention des médias et les aides de l'État mexicain se concentrent maintenant sur l'ouragan « Wilma », les effets dévastateurs de l'ouragan « Stan » se font encore sentir. Début octobre, ce dernier avait ravagé plusieurs États mexicains, détruisant tout ce qu'il

La tendresse et l'espoir nous envahissent facilement en passant la nuit dans la maison-auberge pleine de rires des *compas*, et en nous réveillant avec les jeux sur les lits des enfants qui dorment là, avec leur joyeux chahut. Mateo, un des parents, raconte avec sincérité : « Les 4 et 5 octobre ont été les jours les plus tristes de Toquián. J'ai 47 ans et je n'avais jamais vu un tel désastre. C'est une histoire terrible, Dieu seul sait si nos enfants ou nos petits-enfants vivront quelque chose de semblable. C'est vers 11 heures du soir, après deux jours où il n'a pas cessé de pleuvoir, qu'a eu lieu le glissement de terrain. Nous nous sommes réfugiés dans une partie du village qui ne s'est pas effondrée. » Un autre ajoute que le temple s'est effondré. Des maisons qui se trouvaient sur du plat ont glissé d'une dizaine de mètres, apparemment intactes, mais la charpente certainement endommagée. Beaucoup d'autres ont disparu, le plateau ayant été soudainement entaillé en forme de « V ». La route est coupée et les habitants ont peur. La pluie pourrait très bien emporter ce qui reste.

Mateo explique que c'est lui qui a donné l'alarme : « Cette nuit-là, en sortant pour aller aux toilettes, j'ai vu des éclairs et entendu un rugissement. Il y avait aussi deux maisons qui grondaient. » On sentait une sorte de tremblement de terre. Les eaux ont commencé à emporter le bas du village, pour faire progressivement s'effondrer le terrain situé plus haut.



« 17 maisons ont été emportées et 800 cordes de café ont été perdues (environ 80 hectares). » Vingt hectares appartenait aux *compas*, dont les maisons n'ont pas été affectées, bien qu'ils restent situées dans une zone menacée. « Nous essayons de trouver un autre endroit où nous installer, parce qu'on ne peut pas se fier. Tout (le terrain) est crevassé, ajoute Mateo. » Ils montent la garde devant leur maison, inhabitées, parce qu'on pourrait les expulser à cause de leur condition de zapatistes. On leur a volé une tronçonneuse

quand ils ont abandonné les lieux. « Les uns ont de la *pena* (peine), les autres en profitent pour avoir de la *pepena* (ramassage), ironise Ramón. »

La Nubes, un quartier de Toquián, est juste entre deux quartiers qui se sont écroulés, nous informe Julio. La zone est donc très dangereuse. Quatre maisons ont été détruites et toute la récolte perdue, sans parler de plantations de café tout entières qui ont été emportées, avec le bétail. « Nous avons été coupés de tout pendant 5 ou 8 jours. La rivière nous empêchait d'aller chercher des vivres. Nous avons bu l'eau des gouttières, les enfants ont la grippe et des infections. » Julio poursuit en disant qu'il leur sera difficile de récolter ce qui reste parce que c'est dans une zone à risque. « Comme on est un groupe, on s'est aidé, mais quand il ne reste rien... Nous avons perdu de tout : les bêtes, le bois... et nous ne pouvons pas travailler ». Comble de malheur, les prix ont grimpé en flèche.

avec l'aide du Conseil de bon gouvernement, mais ce n'est pas assez.

À Belisario Domínguez (officiellement commune de Motozintla), le centre de formation des promoteurs d'éducation qui venait d'être inauguré a été entièrement détruit. Ses murs d'adobe [*brique crue d'argile*] ont été réduits à l'état de sable, les cours sont interrompus, cinq jours à peine après avoir commencé. Elle n'avait que trois mois d'existence, cette école de 21 professeurs communautaires zapatistes. À Che Guevara, ce sont les efforts de plusieurs années et le travail de beaucoup de gens qui ont été ensevelis au cœur du village, entièrement dévasté, comme la maison du promoteur de santé qui servait de dispensaire de médecine traditionnelle.



Haricots, riz, soupes, farine de maïs, huile, sucre, savon, lait en boîte, ce sont les premières choses que ces personnes nomment quand elles demandent de l'aide. Du maïs ? « Euh, oui, mais alors il faut aussi nous apporter de quoi le moulin, parce que sinon... » Des médicaments contre la grippe et contre la fièvre, la toux, la diarrhée et les vomissements. Antibiotiques, analgésiques et sérum. De quoi faire la cuisine et de quoi s'abriter. Des vêtements ? « D'accord, mais alors des vêtements pratiques, pas des habits de fête ou des chaussures à haut talon ! »

Gloria Muñoz Ramirez

losylasdeabajo@yahoo.com.mx

Chronique parue dans *La Jornada*, Mexico, le 22 octobre 2005, traduite par Angel Caído.

AU RÉSEAU EUROPÉEN DE SOUTIEN AUX ZAPATISTES

Le 23 octobre 2005.

Nous sommes six *compañeros* de différents collectifs européens qui visitons une zone affectée par l'ouragan « Stan » où se trouvent des bases d'appui zapatistes, après une entrevue avec le Conseil de bon gouvernement de La Realidad.

Nous sommes allés à Belisario Domínguez, d'où nous nous sommes rendus à la communauté de Che Guevara qui appartient à la Commune rebelle autonome Tierra y Libertad. Celle-ci recouvre une trentaine d'hectares repris à un grand propriétaire terrien qui se les était appropriés, il y a dix ans de cela.

Les communautés de cette commune, réparties entre les secteurs Sierra [*Montagne*], Costa [*Côte*] et Fronteriza [*Frontière – avec le Guatemala*], sont rattachées au Caracol de La Realidad.

Nous y avons rencontré les 11 familles zapatistes qui y vivent, 48 personnes au total, réfugiées dans une seule maison. Il était très tard quand nous sommes arrivés, mais elles nous attendaient, réveillées. Le lendemain matin, elles ont partagé avec nous le peu d'aliments qu'elles avaient – envoyés par le Conseil – et nous ont accompagnés pour aller voir leur communauté en ruine.



Nous nous sommes d'abord rendus sur une plage déserte, occupée auparavant par la maison et par les plantations du promoteur de santé qui y vivait : il n'en reste pas une trace, absolument plus rien. Il y avait aussi un centre de santé qui dispensait des soins aux habitants des trois secteurs (quoique, nous a-t-on dit, chaque village a son promoteur de santé).

Un peu plus loin, nous avons découvert le centre de formation, entièrement dévasté. C'est là qu'étaient formés les promoteurs de santé et d'éducation des trois secteurs. Il avait fallu un an d'efforts et d'organisation pour le monter et il ne fonctionnait que depuis trois mois. Le centre était aussi équipé de dortoirs, d'une cuisine et d'une salle de bains. De l'école autonome, on ne voit plus que le toit, le reste a été entièrement enseveli.

On nous a aussi montré la tombe d'une femme très âgée qui ne pouvait plus marcher et que les habitants n'ont pas pu évacuer à temps. La seule victime, pour l'instant. Un autre

dessus. Il a fait la preuve qu'il y a parfois une personne réelle sous l'uniforme. Les *compas* qui nous ont raconté la mort de ce soldat ont le mur de la cour sur le point de céder, sous la pression de plus de deux mètres de sable qui tente de pénétrer dans la maison. C'est impressionnant de rentrer chez eux à travers le mur de la maison, sans avoir besoin d'être un fantôme, parce qu'il n'en reste plus rien. Heureusement, à part le mur, la rivière n'a emporté que des affaires, laissant la maison sur place, contrairement à d'autres, et il semble qu'ils vont pouvoir continuer à y vivre.

La ville est traversée de part en part par un fleuve de NÉANT, un lit sec de 80 mètres de large et 5 kilomètres de long, une cicatrice de misère et de terre là où auparavant il y avait des maisons, des rues. Il n'en reste plus aucune trace, elles ont été arrachées net. « L'eau emportait les maisons comme si c'était du papier, nous dit un *compa*. » Et ce qui est encore sur pied... est dans un sale état. Certaines maisons n'ont conservé que le souvenir d'un plancher et les montants de fer des piliers. L'image d'un enfant passant à bicyclette à hauteur d'une fenêtre à laquelle il se serait penché, il y a quelques semaines, pour voir les arbres dont il ne reste que des branches nues et sèches, parle d'elle-même pour expliquer ce qu'il manque pour revenir à la normale, ce qui reste à faire et à reconstruire.

Bien qu'il y ait eu des dizaines de morts, aucun *compa* n'a été blessé, mais ils ont perdu trois maisons. Notre guide nous explique que les inondations de 1998 ont détruit une partie de son logement. Stan a achevé le travail. En voyant l'état dans lequel se trouve cette ville, on ne peut qu'éprouver une énorme indignation face au cynisme et au culot des autorités officielles qui se refusent à déclarer la région comme zone de catastrophe, en dépit du fait que les habitants ne se rappellent rien qui puisse être comparé à la situation actuelle et que d'autres évoquent le tremblement de terre de Mexico, au milieu des années 80.

Malgré tout, le sourire ne quitte jamais les *compas*, même s'ils pensent que la reconstruction s'avère difficile. L'aide qu'ils se fournissent tous mutuellement laisse cependant une place à l'espoir.

DE MAÍZ BLANCO ET DE TOQUIÁN

Chiapas, le 31 octobre 2005.

Sur la route de Siltepec, localité située à l'intérieur de la Sierra Madre du Chiapas, se trouve le village de Maíz Blanco, où la rivière a emporté un gros tronçon de la route, y compris un pont, dont il ne reste aucune trace. À Siltepec, une cinquantaine de personnes se sont réfugiées dans une seule maison, transformée en auberge pour les *compas*. Ils sont arrivés de Toquián et de ses différents quartiers, ce qui fait que les vivres viennent à manquer, alors que Siltepec n'a pas été affectée. Mais deux menaces pèsent sur les habitants. D'une part, le terrain « s'est crevassé, là-haut, à 300 m », disent-ils, et à la moindre pluie il peut céder ; d'autre part, ils craignent que les vivres ne puissent plus leur parvenir car tout le secteur a été affecté ou est une zone à risque, les chemins peuvent facilement être coupés.

boue tout ce qu'il y avait à l'intérieur. Beaucoup de ces maisons n'ont plus de plancher, les murs restent suspendus en l'air. « Le torrent est passé devant la porte, on ne pouvait pas passer par-là, même en canoë. » Il y a encore beaucoup de mares, qui se transforment avec la chaleur en bouillon de culture de microbes et de parasites. « Il y a déjà des gens qui ont attrapé la dengue et le paludisme... ça va cogner dur », nous dit un *compa* tandis qu'il jette de la chaux sur l'eau stagnante. Sans compter que « la grippe, la fièvre commence aussi à frapper ».

Les habitants nous racontent qu'ils ont pu sauver des appareils électroménagers et quelques bêtes en les mettant en lieu sûr, c'est-à-dire en les hissant dans les arbres. « Ici, c'était la mer. » Eux-mêmes ont survécu en grim pant dans leurs canoës, qu'ils avaient amarrés aux arbres. Certains y sont restés trois jours, à manger les fruits des arbres et à boire du lait de coco. D'autres se sont réfugiés dans l'église catholique. « Le problème, ce sont les vivres : il n'y en a pas », ont-ils dit au *compa* qui prenait note de la liste des personnes affectées pour qu'ils reçoivent des aides. En plus, leurs puits sont contaminés et ceux qui ont encore leur canoë ont cessé de pêcher, par crainte que la pollution ait touché les poissons.

Dans ces deux endroits, on nous rapporte que les gens du quartier, non zapatistes, ont beaucoup à redire de l'aide officielle. Il semble que des gens qui n'ont pas souffert de l'ouragan reçoivent de l'aide, mais qu'en plus beaucoup d'aliments et de médicaments qui sont envoyés sont périmés. Les *compañeros* nous racontent que les gens voulaient organiser une marche pour aller jeter les humiliantes aides officielles devant la porte de l'hôtel de ville. À El Arenal, on se plaint que quatre conteneurs entiers de vivres n'ont pas été distribués à la population.

Dans un pays comme le Mexique, qui est frappé tous les ans par plusieurs ouragans, personne ne se rappelle pareil désastre. Souhaitons que ce ne soient pas les premiers effets du changement climatique annoncé de toutes parts. Sans doute que là aussi, sur ce point, il reste à faire ce qu'il reste à faire...

DE MOTOZINTLA

Chiapas, le 28 octobre 2006.

Avant de rejoindre Motozintla, nous sommes repassés par Che Guevara et par Belisario Domínguez, où les secours commencent à arriver, envoyés aux familles zapatistes par le Conseil de bon gouvernement et aux non zapatistes par les autorités fédérales. Des habitants se montrent inquiets car une crevasse de plus d'un mètre menace de faire tomber une autre colline sur leurs maisons. Ils ont donc demandé qu'on leur envoie des techniciens géologues dans cette zone pour savoir les risques encourus.

Par ailleurs, l'intervention des militaires dépêchés sur place est totalement hors de propos. Leur attitude est passive, voire ludique. Complètement à l'opposé d'un soldat qui est mort enseveli à Motozintla quand il extrayait du sable d'une maison et que le toit lui est tombé

« *compa* », qui n'a pas voulu quitter les lieux, refusant d'abandonner son maïs et ses quelques biens, est à l'hôpital, grièvement blessé.

De retour à la maison où s'entassent ces onze familles, on nous raconte ce qui s'est passé : « Au bout de trois jours de pluies, l'eau a commencé à frapper. Nous n'avons eu le temps de ne rien emporter, à part les vêtements que nous portions et nos enfants. Derrière nous, les maisons ont commencé à s'effondrer. »

« Dans la communauté, à ce moment-là, il y avait des promoteurs en formation, et, tous ensemble, plus de 60 personnes, nous avons dû grimper dans les collines, en pleine nuit. Derrière nous, on entendait le bruit que faisait la tôle des toits en étant emportée. Mais la colline elle-même a commencé à s'écrouler et nous avons dû nous enfoncer plus loin. Nous avons passé toute la nuit agrippés à des arbres, sous la pluie battante. »

« Le matin suivant, nous avons envoyé deux commissions. L'une pour vérifier l'état dans lequel se trouvait la communauté, qui était entièrement dévastée, et l'autre pour s'enfoncer plus loin dans la montagne pour chercher un endroit où nous pourrions rester. Un homme nous a ouvert sa maison et nous a offert des vêtements et de quoi manger. »

Deux jours après, nous ont-ils raconté, ils sont retournés au village et se sont installés dans la paroisse, avec d'autres de Belisario Domínguez, affectés eux aussi, qui s'étaient dit que « c'en est fini des zapatistes ! ». Ils ont eu des problèmes, parce que les priistes les ont accusés, leur disant que c'était à cause de leur présence que les secours n'arrivaient pas. Alors, ils sont partis et se sont réfugiés chez le cousin de l'un d'eux, tandis que les promoteurs ont pu retourner dans leurs communautés. C'est à ce moment-là qu'ils ont reçu les aides du Conseil de bon gouvernement, les seules qu'ils aient reçues.

Ils ont déjà commencé à reconstruire. Le plus urgent est de bâtir des logements provisoires et un petit pont en bois. Sur notre demande, les habitants nous ont communiqué ce dont ils avaient un besoin urgent. Pour le pont, il leur faudrait de gros câbles et des poulies. Des vivres : haricot, farine de maïs, sucre, huile. Et puis aussi du chlore, du savon, des produits pour rendre l'eau potable, des tuyaux de plastique, du paracétamol (pour adultes et pour enfants), du naproxen, des thermomètres, des antibiotiques, de l'aspirine... Le promoteur de santé nous a confié qu'après la nuit passée dans la montagne ils ont la fièvre, la diarrhée, la toux, la grippe... surtout les enfants.

La situation est d'autant plus grave qu'ils ont perdu leurs outils pour cultiver, sans compter la déchiqueteuse, le séchoir et les citernes pour le café, le sellier, les abeilles et d'autres animaux. Si rien n'est fait rapidement, ce qui a pu être sauvé de leur récolte risque d'être perdu.

Au bout du compte, la situation est grave, et selon ce que nous ont dit certains *compas*, dans les communautés où nous nous rendrons dans les jours prochains la situation est pire encore. Malgré cela, nous avons été surpris par la sérénité que dégagent les *compas*. Même si, comme

ils nous l'ont dit : « On va essayer de voir si on trouve un meilleur endroit plus haut, mais... Où serons-nous en sécurité ? Il n'y a plus de sécurité. Nous sommes réduits à zéro. Nous n'avons rien. Mais la vie continue, nous ne pouvons pas faire autrement que lutter. »

DE HUIXTLA

Le 24 octobre 2005.

Nous écrivons ce rapport de Huixtla, dans la zone côtière, une ville où vivent des familles zapatistes de la Commune autonome rebelle Tierra y Libertad, rattachée au Caracol de La Realidad. Nous y avons constaté l'ampleur du désastre, nous avons appris l'histoire des *tricicleros* bases d'appui zapatiste et été mis au courant de leurs besoins immédiats.

Le matin, nous entamons notre parcours à bord de trois triporteurs zapatistes, dûment équipés de leur plaque et de leur permis concédés par le Conseil de bon gouvernement. Nous sommes allés voir, une par une, les ruines des douze maisons qu'ils ont perdues et dont certaines ont complètement disparu, ne laissant aucune trace. Tous les habitants vivent dans des *colonias*, des cités, très pauvres, qui ont été les plus affectés par les pluies. Deux maisons ont disparu dans le quartier de San Francisco, deux autres dans la Colonia Florida, une autre dans la Colonia La Granja, six autres dans la Colonia El Paraíso et une dernière dans la Colonia Progreso.

À chaque endroit, les *compas* nous expliquaient comment l'eau était arrivée brusquement, avec une force terrible, emportant leur maison et tous leurs biens.

Nous avons rencontré une gigantesque ceiba centenaire (un fromager) ravagée par la furie de la rivière, juste à côté de la maison d'une *compañera*. « La rivière a tout balayé, nous n'avons même pas eu le temps d'emporter le linge et les vêtements. Nous avons pensé que nous aurions le temps, parce que la rivière se gonflait et qu'après le niveau rebaisait, mais d'un seul coup nous avons été piégés et nous avons dû nous échapper en nous encordant, on ne pouvait plus passer. Nous avons vu les maisons s'effondrer pendant que nous nous échappions. Après, nous avons dû passer deux jours dans la rue et dormir devant un hôtel, jusqu'à ce qu'un cousin de mon mari nous héberge », raconte la *compañera*, mère de cinq enfants, dont le plus âgé a douze ans.



communiquions leur situation à travers nos collectifs respectifs, Martín fut visiblement saisi d'émotion et nous a dit que le fait que nous soyons là est un véritable rêve pour eux. Au moment de se dire au revoir, il nous a offert ces quelques mots : « Nous, nous nous battons pour ceux d'en bas, pour les endormis, pour les sans-voix. C'est à nous qu'il revient de le faire, il n'y a d'autres moyens. L'ennemi est ailleurs, pas ici. Il vaut mieux crever de faim que vivre à genoux, mais ce n'est pas de faim que nous allons mourir. Nous sommes tous comme un seul bras. »

DE TIERRA Y LIBERTAD

Les 25 et 26 octobre, Zona Costa, Commune zapatiste rebelle autonome Tierra y Libertad.

Pendant que nous poursuivions notre route, le « Chómpiras » est arrivé avec les premières aides. Ce camion de huit tonnes appartenant au Conseil de bon gouvernement de La Realidad a successivement livré des vivres et des médicaments à Motosintla, à Che Guevara et à Huixtla, où ils sont distribués aux *compas* de toute la zone, ce qui leur permettra de tenir quelques jours.



Il y a un peu de tout : riz, haricots, farine, huile, thon, sucre, eau, lait... vêtements, médicaments, de quoi faire la cuisine, serviettes hygiéniques... De toutes façons, il manque énormément de choses pour que les gens puissent reconstruire leur vie (casseroles, poêles, draps adaptés aux régions côtières, couvertures pour la montagne, matelas, matériaux de construction, etc.)

L'arrivée du camion a provoqué une grande agitation chez les habitants du quartier, qui n'imaginaient pas que leurs voisins zapatistes puissent être aussi bien organisés et plus sérieux que le mauvais gouvernement dans la distribution de nourriture. Toutes les familles ont reçu quelque chose, chacune en fonction de ses besoins, et la promotrice de santé soigne tout le monde, zapatistes ou pas, en utilisant au mieux les médicaments fournis.

Pour continuer avec le bilan de la situation, les *compas* pêcheurs de Puerto Madero n'ont pas été très affectés, bien qu'en général la ville, elle, a subi des dégâts à cause des vagues de dix mètres de haut qui l'ont frappée et des rivières qui ont débordé.

Plus au nord, les *compas* des bases de soutien d'El Arenal ont perdu quatre maisons, de nombreux biens et quinze canoës. Ils s'en servaient tous les jours pour sortir pêcher, c'est donc leur instrument de travail qu'ils ont perdu. Les rivières Cintalapa, Vado Ancho et Chino ont débordé, l'eau est montée jusqu'à mi-hauteur des maisons, submergeant dans l'eau et la

parce qu'on est zapatistes. »

Il n'a pas été plus tendre envers les aides officielles : « Pendant deux jours, il n'y a qu'un seul hélicoptère qui s'est pointé, quand Fox et Pablo sont venus traîner leurs basques, à déverser leurs mensonges. » Le pire, d'après ce qu'il nous dit, c'est qu'il a entendu à la radio qu'il avait pu emporter avec lui sur le toit que les hélicoptères n'évacuaient que les enfants des fonctionnaires, des artistes et des fils à papa. « Les petits des *marranos* (des cochons) étaient plus propres que les refuges, où il n'y avait rien. » Et d'ajouter : « Ça m'enrage de savoir que même les gens qui sont pour le gouvernement, ils ne les aidaient pas. C'était humiliant, ils leurs donnaient une poignée de lentilles pour cinq personnes. Si nous, les zapatistes, on avait de quoi, on donnerait tout aux pauvres, qu'ils soient avec notre lutte ou non. Nous, nous n'attendions rien d'eux. S'ils étaient venus me chercher, je ne serais pas descendu (du toit), je ne lutte pas depuis hier. »

Le prix des denrées de base a presque quintuplé. Le prix d'une demi-douzaine d'œufs, par exemple, est passé de 20 à 90 pesos. Du coup, c'est cocasse de lire des annonces du style « Les programmes d'aide sociale ne s'échangent pas contre des votes ou de l'argent. Ne vous laissez pas duper ! ». Surtout juste après qu'on nous a raconté que les gens proches du gouvernement réceptionnent les aides matérielles et font du trafic. Par ailleurs, selon ce qu'il nous dit encore, les dirigeants corrompus du PRI racolent les clients et passent de maison en maison en disant que les aides sont arrivées. À l'approche des élections, curieusement. « C'est maintenant qu'ils essaient de se rallier les habitants, en profitant de leurs besoins, mais les gens sont furieux. »

Comme à l'accoutumée, les *compas* ne pensent qu'à tenir le coup et continuer. « On a beaucoup de boulot devant nous. Ça n'est pas facile, mais on y arrivera, lentement, parce que nous n'avons pas de moyens. Dans la lutte, il s'agit de vivre. Survivre, on le fait déjà. » Il nous explique aussi qu'être en résistance signifie également, entre autres, ne rien donner au gouvernement et ne rien recevoir de lui. « Le seul gouvernement que nous reconnaissons, c'est celui du Conseil de bon gouvernement. Nos affaires, nous les réglons d'abord avec le Conseil autonome, puis avec le Conseil de bon gouvernement. Ça prend du temps, mais c'est notre chemin. »

Accompagnés de Martín, nous avons pris place à bord de la Compamobile, « la chacharina », un véhicule avec la plaque délivrée par le Conseil, et traversé toute la ville pour aller au marché. Là, nous avons discuté avec des *compas* qui gagnent leur vie en vendant les aliments qu'ils emportent sur leurs triporteurs, eux aussi équipés de la plaque du Conseil. Nous étions complètement étourdis car cette rencontre avait lieu dans un marché bondé et le moindre recoin occupé par des stands, et aussi parce que c'était en ville. En ce qui les concerne, ils n'ont pas été directement affectés par les pluies, mais des parents à eux, si, et ils nous ont confié qu'ils n'avaient aucune nouvelles de leurs *compañeros* et ignoraient dans quelle situation ils se trouvaient.

Quand nous leur avons expliqué que nous venions de différents pays européens et que nous

Par la suite, on nous a expliqué que la rivière Huixtla, toute petite et paisible avant, avait enflé et occupé dix fois son lit habituel, et qu'elle s'était divisée en trois bras, emportant tout sur son passage. Le cours de la rivière Cuil a dévié, elle a dévasté des colonies entières. Un monstre fait d'eau, de boue, de débris de maisons, de troncs... a même détruit les deux ponts de la commune, construits par l'État.

Six familles zapatistes ont trouvé leur maison inondée et, bien qu'ils puissent la réoccuper, « l'eau a tout emporté », comme le raconte une *compañera* de la Colonia El Progreso. Elle est restée chez elle, dans la maison, avec ses affaires, après avoir fait sortir ses cinq enfants. On a dû l'évacuer quand l'eau lui arrivait à la ceinture et qu'elle était prise au piège.

Un autre *compa*, de la Colonia La Florida, nous dit : « J'ai seulement pu sauver ma famille, c'est ce qui était le plus important. Nous avons vu les maisons s'écrouler et la rivière charriait des cadavres, et même un *chango* (un cochon) qui criait. Les hommes sont restés près des maisons, sur une butte, pendant quatre jours, pour qu'on ne nous vole pas... mais de toute façon on n'a rien pu sauver. Nous étions coupés de tout. » Sa famille a loué une maison, pendant qu'ils se construisent quelque chose, loin de la rivière. Lui travaille avec son triporteur, qu'il a pu sauver parce qu'il l'entreposait dans une autre partie de la ville.

Un autre témoignage nous apprenait ce qui s'est passé le mardi, le 4 octobre : « L'eau est arrivée à 3 heures du matin. Les autorités (officielles) ne nous ont pas prévenus jusqu'à ce qu'il soit trop tard et que la catastrophe se produise. Nous avons pu nous échapper en nous attachant avec des cordes. Nous avons dû percer une brèche dans le grillage de la clôture parce que par la rue c'était impossible. Nous n'avons pu emporter que quelques vêtements et des documents. Nous aurions eu besoin d'un véhicule pour sortir les meubles et les appareils électroménagers, mais personne n'en avait, et ceux qui passaient allaient porter secours à leurs parents et à leurs amis plus loin. »

On nous explique que certains *compas* qui ont été isolés, coupés de tout pendant six jours, avaient pu passer la nuit avec d'autres victimes de la catastrophe, mais qu'aucun d'entre eux n'a reçu de l'aide, juste des galettes et des biscuits. Et puis... « L'aide a ses préférences, ses amitiés privilégiées... Les riches aussi ont été touchés, mais ce sont eux qui ont reçu le plus d'aide. »

Un *compa* âgé nous raconte qu'il a perdu connaissance parce que l'eau l'a heurté en plein et que son gendre l'a sauvé en le tirant à lui à travers la cour de la maison. Ils ont tout perdu... « Nous n'avons pas eu droit à la distribution de vivres comme les autres. Heureusement qu'il y a les amis, ce sont eux qui nous ont donné de quoi manger. À part ça, nous n'avons rien reçu sauf ce que nous a envoyé le Conseil [de bon gouvernement]. »

Une image émouvante nous a accompagnés toute la journée d'aujourd'hui. Celle d'un vieil homme aveugle, accompagnée de son petit-fils, qui vivait à El Paraiso, une colonia qui gît maintenant sous les eaux et sous la boue. Il est l'un des plus anciens membres de

l'organisation zapatiste dans cette zone.

Plus tard, nous sommes arrivés à l'endroit où sont relogées provisoirement quelques-unes des familles zapatistes affectées. Il n'y a qu'un toit de tôle qu'elles ont acheté avec le soutien du Conseil de La Realidad et une petite maison appartenant à l'une des *compañeras*. Sur place, les habitants nous ont expliqué leur histoire...

La plupart travaillent avec des triporteurs qui ont même une plaque et les permis concédés par le Conseil de bon gouvernement, comme nous l'avons déjà dit. C'est pour eux une façon de développer leur autonomie dans un contexte urbain. Ils gagnent aussi leur vie avec de petits commerces et en pratiquant la vente ambulante.

Les *tricicleros* zapatistes nous expliquent que l'année dernière l'administration municipale et la police de la route leur avaient confisqué plusieurs triporteurs, qu'ils ont pu récupérer après sept mois de lutte. Pendant tout ce temps, ils ont vu diminuer leurs revenus, bien qu'ils se soient prêté les triporteurs les uns aux autres. « Nous avons eu nos premiers triporteurs en 1983 (avant de devenir zapatistes), en chargeant les bagages à la gare d'autobus, et maintenant ils veulent nous faire payer. » Le certificat du Conseil de bon gouvernement dit littéralement, comme nous avons pu nous en rendre compte, qu'ils sont exemptés de tout impôt par le Conseil, en leur qualité de base d'appui de l'EZLN et parce qu'ils sont en résistance.

La terrible force des eaux a emporté deux triporteurs. Cinq autres sont doublement à l'amende : ils sont confisqués et bouclés dans les installations du gouvernement mais, en plus, maintenant ils sont ensevelis.

Ils nous racontent eux aussi qu'ils ne possèdent pas de terres, que ce sont les riches qui les ont et que beaucoup de ces terres sont en friche et ne servent à rien.

Évoquant les besoins les plus urgents, ils nous expliquent que certaines familles pourront réintégrer leurs maisons une fois déblayé toute la boue et la terre, mais qu'en attendant ils auraient besoin d'aliments de base (haricot, farine de maïs, sucre et huile...), d'outils et de casseroles pour faire la cuisine, de tuyaux en plastique, de récipients pour conserver l'eau, etc.

Les douze familles qui ont perdu leur maison ont aussi besoin de tôle pour les toits, de matériaux de construction, d'outils pour travailler le bois, etc.

Une des priorités pour qu'ils puissent reconstruire eux-mêmes leurs maisons, c'est de respecter leur moyen de subsistance et de leur rendre leurs triporteurs.

En dépit de tout ce qui est arrivé, le sentiment de camaraderie, le courage et la bonne volonté qui caractérisent ces *compas* se voient renforcer dans ces circonstances dramatiques. C'est ainsi qu'ils ont terminé leur récit par un salut fraternel aux *compas* des

autres zones zapatistes et à leurs frères des autres pays. « Nous sommes toujours là et nous vous saluons à tous. Vous êtes les bienvenus, si vous voulez nous rencontrer vous nous trouverez ici. »

DE TAPACHULA

Chiapas, le 25 octobre 2005.

Au troisième jour de notre visite des zones affectées par l'ouragan « Stan », nous arrivons à Tapachula, ville à laquelle il était impossible d'accéder, il y a quelques jours encore. Des familles membres des bases d'appui zapatistes y vivent, dispersées dans plusieurs cités et quartiers de la ville tels que les quartiers Girasoles, 5-Février, Franboyanes, Los Reyes, Santa Clara et Democracia, ainsi que dans d'autres communes voisines, comme Cacahuatán.

Pour nous y rendre, nous avons dû franchir la rivière Coatán. Sur des centaines de mètres le long de ses berges, tout n'est que désolation. La ville n'a pas meilleure mine, mais, de façon incompréhensible, cette zone n'est pas déclarée zone de catastrophe, alors que nos yeux le démentent à chaque instant. Visiblement, les habitants non plus ne sont pas d'accord, pas plus que les avenues ravagées, les maisons ensevelies, les parents qui pleurent leurs défunts. Personne, en fait. La vue dantesque offre un contrepoint aux affiches officielles qui semblent ironiser en déclarant : « Le gouvernement de Pablo (Salazar) fait de Tapachula la ville que nous méritons. »



Nous n'avons pu voir la maison que d'un seul *compa*, Martín, les autres étant au travail ou ne pouvant être localisés. Les *compas* y avaient sept machines à écrire, un micro-ordinateur, deux réfrigérateurs, des lits... tout est enseveli aujourd'hui. Juste à côté, il y avait l'école autonome avec ses tableaux, ses pupitres, ses cahiers... elle a souffert beaucoup de dégâts, la moitié du bâtiment est enterré.

Le *compa* raconte : « Je n'ai pas pu sortir, j'ai passé quatre jours là-haut (sur le toit) sans avoir rien à manger ni rien. Et il pleuvait sans arrêt. Un homme a été emporté par le courant, il agitait les bras... Nous ne l'avons pas revu. » Il ajoute qu'à Cancún la catastrophe n'a pas été aussi importante parce que les autorités ont prévenu à temps. Les habitants ont pu barricader portes et fenêtres et s'enfuir. Indigné, il demande : « Pourquoi ne nous a-t-on pas prévenus, à nous ? » Il donne lui-même la réponse en disant que c'est parce que, eux, à Cancún, ils produisent, tandis que lui et les autres, non. « Mais les gens ne s'en rendent pas compte, de ça. C'est normal, parce que le gouvernement ne veut pas que ça se sache. Ça te donne sacrément envie d'aller leur casser la tête à ceux du gouvernement, mais on se retient